

L'Oiseau des neiges

*

Tracy Rees

L'Oiseau des neiges

Volume 1

*Traduit de l'anglais
par Françoise du Sorbier*



Titre original : Amy Snow

L'édition originale de cet ouvrage a paru en 2015 aux Éditions Quercus, Londres.

© Tracy Rees, 2015.

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2016, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0079-5

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine CEDEX

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À mes parents, avec toute ma tendresse

PROLOGUE

Janvier 1831

Aurelia Vennaway retint son souffle en s'esquivant du salon où elle étouffait et s'engagea dans le couloir à pas furtifs. Sa mère et ses tantes ne lui avaient prêté aucune attention pendant la dernière heure, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'on lui aurait donné la permission de sortir. Sa mère pensait que le temps la dissuaderait d'aller se promener et que, pour une fois, elle resterait sagement et gracieusement assise dans un coin, comme il seyait à une petite fille.

Elle planta sa toque de fourrure sur ses cheveux coiffés en grosses anglaises et glissa ses pieds dans de robustes bottines. Elle jeta sa cape bleue sur ses épaules avec la vivacité qu'elle aurait mis à se débarrasser de son destin si seulement elle l'avait pu, et ouvrit la lourde porte.

C'était le genre de journée qui étincelait et vous attirait comme un avant-goût de paradis.

La neige ne tombait plus et le sol était couvert d'un épais manteau blanc argenté. Le soleil resplendissait dans un ciel bleu azur profond. Par un jour comme celui-ci, le monde entier pouvait changer.

Aurelia s'enfonça jusqu'aux genoux, puis se redressa et se demanda quoi faire de ses jupes incommodes. Elle les rassembla sous ses bras, puis se lança comme un chamois mal assuré dans la neige épaisse et scintillante jusqu'à ce que ses poumons soient en feu. Le froid était aussi piquant que des éclats de verre.

La semaine précédente, elle n'avait pas vu sa mère de cinq jours entiers. L'odeur métallique du sang et les cris qui venaient de la chambre à coucher n'étaient plus qu'un souvenir à présent, et sa mère était de retour dans la famille une fois de plus, bien que toujours plus difficile à satisfaire. Aurelia n'était pas sûre d'avoir envie d'essayer. L'atmosphère dans la maison était tendue, friable.

Dans les bois derrière la demeure, le soleil ne pénétrait pas. Des branches d'if chargées de neige et de minces rameaux de chêne se tendaient comme des doigts multiples pour

attraper Aurelia. Elle posait les mains sur eux, les saluant comme de vieux amis réconfortants. Ses anglaises s'étaient détendues en serpentins. On n'entendait d'autre bruit que le cri strident des geais. Elle s'installa sur une branche basse pour les écouter et rêver au moment où elle quitterait Hatville Court pour ne plus jamais y revenir.

Elle faillit tomber dans les congères en entendant un cri peu familier. Un son qui lui parvenait de façon discontinue, faible mais grinçant et opiniâtre, qui la poussa à sauter de sa branche et à se diriger vers lui. Comme si une force surnaturelle jouait avec elle à « Cours après moi si tu peux ». Le cri, chant de farfadet, l'attira à travers les arbres jusqu'à un coin illuminé par le soleil, à flanc de colline.

À quelques mètres devant elle, une créature bleue et chauve se tortillait sur la neige. L'espace d'un instant, sensible à la magie de ces bois anciens, Aurelia eut peur et resta immobile. Mais la curiosité rompit le charme et elle s'approcha de la créature. C'était un petit d'homme, un bébé minuscule. Elle ôta sa cape et l'arracha à la neige. Il avait la peau aussi froide qu'une

mousse à la fraise. Elle l'enroula dans le tissu et le serra contre elle.

Il était tout à fait anormal, se dit-elle, qu'un nouveau-né fût laissé seul à l'orée d'un bois désert.

– Hou, hou ? cria-t-elle en scrutant l'espace environnant. Hou, hou, j'ai trouvé votre bébé !

Seul le silence lui répondit, puis une corneille prit son envol, déployant ses ailes soyeuses. Le bébé était gelé et ne pesait presque rien. Aurelia tourna les talons et, aussi vite que le lui permettaient ses jupes, elle se mit à courir.

PREMIÈRE PARTIE

Janvier 1848

Je sais qu'ils me regardent partir. La route qui sort du village est longue et droite. Il faudra des lieues avant qu'une courbe ne me cache si l'on m'observe des fenêtres du haut de la monumentale demeure. Je sais ce qu'ils voient, une fille de rien ni de personne. Une petite silhouette solitaire, en vêtements de deuil, des jupes raides qui bruissent autour de mes bottines, une cape bien fermée pour me protéger du froid. Une austère capote noire aux rubans fouettés par le vent me couvre la tête avec sévérité. Quelle triste figure de voyageuse je dois faire en ce mois de janvier !

De la gelée dans les champs et sur la route ; le village désert et désolé ; et les traces de mes chaussures qui se perdent à l'infini. C'est précisément ce qu'ils espèrent : me voir m'évanouir comme une empreinte de pas qui s'efface. Si je peux, je leur donnerai cette satisfaction. Je n'ai plus aucune raison de rester. La seule personne que j'aie jamais aimée repose

maintenant à six pieds sous terre, à l'ombre verte des branches épaisses d'un if dans un coin tranquille du cimetière. On l'y a ensevelie hier.

L'air est si froid qu'il m'arrache des larmes. Pourtant, je croyais mes yeux à jamais asséchés. Après les flots bibliques qu'ils ont versés pendant ces trois derniers jours, je pensais qu'il ne restait plus une seule goutte d'eau dans mon corps épuisé.

Je ne sens plus mes orteils engourdis au fil des kilomètres qui m'éloignent de la tombe d'Aurelia et de Hatville Court, le seul asile, accordé bien à contrecœur, que j'ai connu à ce jour.

La menace de la nuit approche. Un croissant de lune acéré se détache sur le ciel gris, dessinant ses contours tranchants comme une faucille. Devant moi, j'aperçois le premier village voisin, Ladywell. Je marche depuis des heures.

Je m'y arrête, car je sais que c'est une nécessité, même si mes besoins ne sont pas de ceux qu'un repas, de la bière ou un feu peuvent combler. Le froid dans mes os n'est rien comparé à celui qui glace mon cœur, et aucune

compagnie, fût-elle la plus aimable du monde, ne saurait compenser l'absence d'Aurelia. Mais le village suivant est à plus de huit kilomètres, et l'ombre envahit les chemins. Ce serait folie de continuer ; une jeune femme seule est une proie facile pour les malfaiteurs. Et, bien que je n'aie pas le sentiment que ma vie vaille la peine d'être vécue, je ne souhaite cependant pas la gaspiller. Aurelia est peut-être partie, mais elle n'en a pas encore fini avec moi.

J'entre dans l'auberge du Rose and Crown. Avec la somme que m'a laissée Aurelia en secret, je pourrais m'offrir le White Harte Royal, un établissement d'une certaine renommée. Mais les nouvelles circulent entre Ladywell et Enderby. S'il venait à se savoir à Hatville Court qu'Amy Snow a pris une chambre au Harte, les parents d'Aurelia se lanceraient à mes trousses dès demain dans leur voiture, tels les chiens de l'enfer. Car ils devineraient qu'elle m'a légué bien plus qu'il n'apparaît dans le testament.

L'auberge suffira. Les conversations dans la salle commune ne sont peut-être pas des plus raffinées pour les oreilles d'une jeune personne soucieuse de sa réputation, mais je ne suis pas

une dame ; cela m'a été signifié on ne peut plus clairement.

Dans l'entrée, j'hésite. *Que suis-je ?* Jeune femme respectable ou traîne-misère ? Domestique, sœur ou amie ? Mon rôle dans l'histoire d'Aurelia Vennaway n'intrigue personne plus que moi, surtout maintenant qu'il m'incombe de lui apporter une conclusion.

– Que puis-je pour votre service, miss ?

Un aubergiste s'approche, affable, les mains jointes comme s'il craignait de m'offenser par sa seule présence. Un sentiment que je ne connais que trop.

– Une chambre pour la nuit, je vous prie, ainsi qu'un petit souper, très léger. Et une boisson pour me réchauffer.

– Certainement, miss, certainement. BELLA !

Ses accents accueillants se transforment en rugissement et une jeune bonne surgit dans l'entrée comme un lapin sortant de son terrier.

– Bella, allume le feu dans la chambre bleue et montes-y le sac de cette dame, ordonne-t-il d'une voix normale avant de reprendre à mon intention : Puis-je vous conseiller, miss, de prendre votre repas dans la salle ce soir ?